

Cuisine et identité culturelle: discours et représentations chez des écrivains franco-canadiens et métis d'ascendance française contemporains

Pamela V. Sing

Volume 20, numéro 1-2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039394ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039394ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sing, P. V. (2008). Cuisine et identité culturelle: discours et représentations chez des écrivains franco-canadiens et métis d'ascendance française contemporains. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 20 (1-2), 33-54.
<https://doi.org/10.7202/039394ar>

Résumé de l'article

Dans cet article, Pamela V. Sing s'intéresse à une écriture révélatrice de l'importance du lien entre la langue maternelle ou ancestrale et l'identité, et ce, même chez ceux dont les pratiques linguistiques sont hautement diglossiques. Les trois écrivains dont il est question ici, Paulette Dubé, Sharon Proulx-Turner et Joe Welsh, ont des liens avec les Franco-Métis du XIX^e siècle dont la culture et les pratiques ont subi une cruelle stigmatisation dès 1885, l'année de la défaite des Métis à la bataille de Batoche, suivie de la mise à mort de Louis Riel, condamné pour haute trahison. Pendant presque un siècle, celui du «Grand Silence», ils ont constitué le «peuple oublié du Canada», et lorsqu'ils sont retournés sur la scène publique, c'était en tant qu'anglophones pour qui bien des pratiques culturelles ancestrales avaient été oubliées. Aujourd'hui, les écrivains d'ascendance franco-métisse pratiquent une écriture qui, en se rappelant certains aspects de leur patrimoine, subvertit les stéréotypes réducteurs et dévalorisants dont les leurs sont victimes depuis longtemps. Il en résulte, entre autres, un discours culinaire dont le fonctionnement consiste à transformer une pratique culturelle en code culturel. Comme la remémoration de mets traditionnels fait presque inévitablement appel à la langue ancestrale, on a affaire à des textes hybrides écrits principalement en anglais, mais où viennent surgir des bribes dans une langue première dont le souvenir est aussi indestructible qu'il est imparfait. Il s'agit d'une écriture «bi-langue» étonnamment poétique, innovatrice et traditionnelle en même temps.

Cuisine et identité culturelle: discours et représentations chez des écrivains franco-canadiens et métis d'ascendance française contemporains*

par

Pamela V. Sing
Campus Saint-Jean (University of Alberta)

RÉSUMÉ

Dans cet article, Pamela V. Sing s'intéresse à une écriture révélatrice de l'importance du lien entre la langue maternelle ou ancestrale et l'identité, et ce, même chez ceux dont les pratiques linguistiques sont hautement diglossiques. Les trois écrivains dont il est question ici, Paulette Dubé, Sharon Proulx-Turner et Joe Welsh, ont des liens avec les Franco-Métis du XIX^e siècle dont la culture et les pratiques ont subi une cruelle stigmatisation dès 1885, l'année de la défaite des Métis à la bataille de Batoche, suivie de la mise à mort de Louis Riel, condamné pour haute trahison. Pendant presque un siècle, celui du «Grand Silence», ils ont constitué le «peuple oublié du Canada», et lorsqu'ils sont retournés sur la scène publique, c'était en tant qu'anglophones pour qui bien des pratiques culturelles ancestrales avaient été oubliées. Aujourd'hui, les écrivains d'ascendance franco-métisse pratiquent une écriture qui, en se rappelant certains aspects de leur patrimoine, subvertit les stéréotypes réducteurs et dévalorisants dont les leurs sont victimes depuis longtemps. Il en résulte, entre autres, un discours culinaire dont le fonctionnement consiste à transformer une pratique culturelle en code culturel. Comme la remémoration de mets traditionnels fait presque inévitablement appel à la langue ancestrale,

* Version remaniée d'une communication présentée au colloque «Résistances et convergences», qui a eu lieu à l'Institut français de la *University of Regina* en octobre 2005.

on a affaire à des textes hybrides écrits principalement en anglais, mais où viennent surgir des bribes dans une langue première dont le souvenir est aussi indestructible qu'il est imparfait. Il s'agit d'une écriture «bi-langue» étonnamment poétique, innovatrice et traditionnelle en même temps.

ABSTRACT

In this article, Pamela V. Sing examines writing that brings forth the importance of the connection between one's native or ancestral language and identity, even in speakers whose use of language is highly diglossic. The three writers studied here—Paulette Dubé, Sharon Proulx-Turner, and Joe Welsh—are historically linked with Western Canada's 19th-century Franco-Métis, whose culture and mores were subjected to harsh stigmatization beginning in 1885, the year in which the Métis were defeated at the Battle of Batoche and Louis Riel was put to death, having been convicted of high treason. For nearly a century—the years of the “great silence”—the Métis were Canada's forgotten people, and when they returned to public life, it was as English-speakers, for whom many of the ancestral traditions that defined their culture had slipped into oblivion. Contemporary writers of Franco-Métis ancestry engage in writing that, by recalling certain aspects of their heritage, subverts the reductive and demeaning stereotypes that have been inflicted on the Métis people for many long years. One manifestation of this trend is a culinary discourse that functions by transforming a cultural practice into a cultural code. Because the recollection of traditional dishes almost inevitably calls on words from the ancestral language, the resulting writings are hybrid texts, written primarily in English, but interspersed with tidbits of a primordial language that is both unforgettable and imperfectly remembered. The resulting writing is a meeting of two languages that is astonishingly poetic, innovative and traditional all at once.

Au Canada *anglais*, on a tendance à qualifier le pays en termes de la langue majoritaire, même si la majorité des parlants anglais ont pour langue maternelle ou ancestrale une langue autre que l'anglais. Il en découle des bilinguismes

dont la diversité se caractérise par rapport non seulement aux langues possédées ou maîtrisées, mais aussi selon le degré de maîtrise de ces langues. Lorsque la langue majoritaire l'emporte sur la langue de l'enfance de sorte que l'usage de cette dernière se limite à une aire allant de contextes intimes aux rares occasions qui permettent de prononcer quelques syllabes d'une langue presque perdue, d'aucuns croient à la perte de l'identité culturelle. Toutefois, la recherche révèle que cette identité peut s'exprimer par d'autres pratiques: entre autres, artistiques, religieuses, culinaires ou vestimentaires (Appel et Muysken, 1987; Giles et Saint-Jacques, 1979; Gumpertz, 1982; Ross, 1979). Mais qu'en est-il de la signification ou de la valeur affective associées à une pratique ou à un trait culturel lorsque ceux-ci sont exprimés dans une langue qu'on ne considère pas comme la sienne? Quelle que soit la réponse apportée à cette question – il ne faut pas croire que celle-ci a été réglée d'une manière définitive –, il s'avère que pour ceux qui considèrent la langue maternelle ou ancestrale comme un aspect indispensable du patrimoine, elle est une matière identitaire hautement valorisée. Du reste, il est frappant de constater, particulièrement pour la littérature, que la langue des ancêtres garde son importance symbolique même pour ceux qui se trouvent dans des situations variablement diglossiques, c'est-à-dire qui possèdent peu ou prou cette langue. Abstraction faite de l'état dans lequel existe ou subsiste cette langue première, elle semble dotée du pouvoir de faire remonter dans le temps jusqu'aux «sources»¹.

Dans cet article, il s'agira précisément d'écrivains franco-canadiens et métis d'ascendance canadienne-française qui, évoluant au sein de la culture anglophone, pratiquent une écriture qui témoigne de l'importance de la langue maternelle ou ancestrale, et ce, même lorsqu'elle n'occupe une place dans la réalité quotidienne qu'en tant que trace mnémorique ayant subsisté malgré le temps. Nous avançons que son souvenir sous la forme d'inscriptions exprimées dans la langue ancestrale ou maternelle, et ce, dans le corps de textes écrits principalement en anglais, rend hommage à un passé révolu. Actualisé dans le présent, il affirme l'identité culturelle en signifiant la ferme volonté de résister contre l'invisibilité, l'oubli et l'assimilation. Or, il ne s'agit pas d'écrits idéologiques axés sur la mythification de la culture différente, mais de récits privilégiant des détails d'ordre quotidien et personnel. Nous en ferons la démonstration

ici en entreprenant une étude comparée d'un discours identitaire commun aux écrivains contemporains issus des deux cultures: à savoir un discours culinaire, investi de valeurs identitaires d'ordres social, psychologique, historique, linguistique, individuel et collectif. Ce discours rend poreux les confins entre appétit et mémoire, saveur et savoir, et absence et convivialité, voire complicité. Afin de mieux comprendre comment les artistes littéraires franco-canadiens et métis d'ascendance canadienne-française de l'Ouest en sont arrivés là, revoyons brièvement d'abord l'histoire des rapports entre les deux groupes ainsi que les tendances littéraires qui en ont résulté.

UNE FRANCOPHONIE PLURIELLE MAJORITAIRE DEVIENT «PURE LAINE» ET MINORITAIRE

On sait que l'Ouest canadien fut majoritairement francophone jusqu'au milieu des années 1880. Dès le XVII^e siècle, des hommes blancs provenant principalement de la Nouvelle-France y sont arrivés pour participer à la traite des fourrures avec les Autochtones. Les descendants de leurs unions avec des femmes crie et ojibwas en vinrent à former une majorité à laquelle se joignirent, peu à peu, des Canadiens français. Chaque groupe possédait un parler français à lui, mais ensemble, ils constituaient une francophonie locale relativement peu différenciée. Anne-Sophie Marchand et Robert Papen ont postulé que l'absence d'une superstructure culturelle et, par conséquent, d'une norme linguistique explicite, aurait favorisé le développement économique et social du groupe métis aussi bien que la stabilité et avant tout, l'acceptabilité de son dialecte (Marchand et Papen, 2003). Il en ressort que les attitudes linguistiques étant des attitudes sociales, le français métis était évalué en rapport avec le statut social de ceux qui le parlaient. Mais cette situation n'a pas duré. Le dénouement des événements de 1885, l'infériorisation et la «disparition» subséquente des Métis et la supériorité démographique, économique et politique des anglophones ont tous contribué à transformer à jamais le visage socioculturel de l'Ouest: en haut de la hiérarchie établie se trouvaient les Blancs anglophones, suivis des francophones officiellement blancs qui se référaient dès lors à leurs cousins métis de sorte à marquer leur rejet ou exclusion (Morin, 1995; Daignault, 1999; Vermette, 2000).

CONSÉQUENCES DE LA RUPTURE POUR LA LITTÉRATURE DE CHAQUE GROUPE

Dans une étude antérieure (Sing, 2002a), nous avons avancé que la rupture entre les francophones canadiens et métis n'a favorisé ni la négociation de la question identitaire des groupes concernés ni leur épanouissement littéraire. La littérature d'expression française des Franco-Canadiens de l'Ouest, nous l'avons montré dans plusieurs études portant sur l'œuvre du doyen des écrivains francophones nés au pays, Marguerite-A. Primeau, est pratiquée dans une solitude géographico-physique, socioculturelle et linguistique extrême (Sing, 2000, 2004). Nous postulons, toutefois, que si l'on avait continué depuis le XIX^e siècle à reconnaître et à valoriser une francophonie diverse, aujourd'hui, la communauté et ses expressions artistiques se porteraient plus robustement. Ce qui est arrivé, au contraire, est que les Métis d'ascendance française sont devenus majoritairement anglophones. Par ailleurs, pour des raisons fort probablement liées à la perception que la survie de la culture francophone minoritaire exige un repli sur soi protecteur, défensif, les écrivains francophones blancs ont fait de leur communauté un portrait littéraire peu novateur aux points de vue thématique et formel: sa représentation sous un jour prétendument «classique», universaliste, nous semble moins apte à attirer un lectorat que si elle avait fait ressortir les côtés particuliers, l'intérêt local. L'un des rares ouvrages qui en a relevé le défi, le premier que Marguerite-A. Primeau ait signé, *Dans le muskeg* (1960), traite de la fondation d'un village franco-albertain dont les citoyens métis jouent un rôle important non seulement au plan social, mais aussi et surtout dans la vie personnelle, affective du protagoniste. Dans le roman comme dans la réalité, cependant, la survie de la francophonie albertaine s'assure grâce non pas à la réintégration de la cohorte franco-métisse, mais à l'acceptation de co-exister avec l'anglophone, autrement dit, en tant que Canadiens bilingues et biculturels (Sing, 1998, 2001).

Aujourd'hui, que Marguerite-A. Primeau a 94 ans et qu'elle a écrit, depuis les années cinquante, cinq livres et deux manuscrits encore inachevés, son œuvre commence tout juste à susciter de l'intérêt: depuis 1999, quatre des ouvrages publiés ont été traduits en anglais et, depuis 2004, trois ont connu

une deuxième édition. En 2004, elle a écrit ce qui sera fort probablement son dernier texte (Primeau, 2005). La relève des écrivaines franco-albertaines du pays – car ce sont des femmes –, qui publient depuis la fin des années quatre-vingt, ont tendance à écrire en anglais, mais leurs textes laissent presque toujours surgir des bribes de la langue maternelle (Moser, 1987; Dumas, 1989, 1993; Sing, 2002b).

La littérature des Métis d'ascendance canadienne-française, quant à elle, est submergée par «la» littérature autochtone d'expression anglaise. Effectivement, avec la parution, en 1973, de *Halfbreed* de Maria Campbell, la voix franco-métisse semble avoir adopté la langue anglaise². En 1995, toutefois, Theytus Books, une maison d'édition autochtone, a fait paraître les *Stories OF THE Road Allowance People* (Campbell, 1995), un recueil de récits oraux «traduits» de manière à conserver autant que possible leurs différentes oralités: à l'origine, affirme Maria Campbell³, ils avaient été racontés tantôt en cri, tantôt dans un mitchif rythmé à l'anglaise ou encore, dans un mitchif rythmé à la française. Depuis lors, les parlers franco-métis continuent de gagner en poéticité et infléchissent les usages de la langue anglaise.

UNE CONVERGENCE RÉCENTE ET DEUX CONCEPTS THÉORIQUES

En 2002 et 2003, les deux littératures convergent en ce qu'elles produisent une écriture similaire, caractérisée, d'une part, par une pratique perturbée de la langue majoritaire, qui vise à traduire – nous prions le lecteur de bien vouloir nous permettre le néologisme suivant – *l'inbetweenité* linguistique et culturelle d'une multitude de voix individuelles et, d'autre part, par la volonté de forger des écritures mnémoniques aptes à affirmer des pratiques culturelles spécifiques. Un paradigme privilégié s'avère être la cuisine, comprise comme un besoin physiologique qui dépasse le seul aspect nutritif. Le discours culinaire, précise effectivement Priscilla Parkhurst Ferguson (2004), cherche à circonscrire, à explorer et à élaborer quelques-unes des manières dont les aliments structurent et expriment la vision du monde d'un groupe. Construction culturelle à part entière, ce discours transforme les pratiques culinaires en système perçu et valorisé comme un code culturel. L'univers personnel acquiert ainsi une valeur publique, le geste singulier,

une valeur communautaire, et le matériel, une valeur culturelle. Voilà qui permet à une société de penser les mets qu'elle consomme. Le fait de se nourrir devient un objet de réflexion et d'appréciation esthétique.

Notre étude de ce discours sera axée sur des ouvrages qui soulignent tous le caractère subalterne de la culture d'appartenance. La cuisine de cette dernière, comme la culture elle-même, est stigmatisée par des stéréotypes réifiant, mais les ouvrages s'emploient à subvertir ces stéréotypes. Ce faisant, ils valorisent les manières dont la culture minoritaire participe de la culture «canadienne». La langue maternelle ou ancestrale est la scène où se joue le drame de chacune des deux cultures et ce, au moment où elle n'est plus la langue vernaculaire parlée couramment. Malgré la crainte de sa disparition, toutefois, elle ressurgit sous une forme réinventée, en tant que valeur et matériau identitaires individuels et collectifs.

Pour théoriser la situation linguistique de ces écrivains de langue anglaise, le concept de «bi-langue», élaboré par l'écrivain marocain Abdelkebir Khatibi, s'avère utile. Dans le but de rendre compte de sa situation dans un contexte culturel multilingue, qui fait que son travail d'écrivain ressemble à celui des traducteurs, il affirme que la «langue "maternelle" est à l'œuvre dans la langue étrangère, et que le va-et-vient d'une langue à l'autre est permanent» (cité dans Gauvin, 2004, p. 284-285). Chez les écrivains à l'étude ici, le processus engage non pas deux, mais trois, quatre ou parfois cinq langues: l'anglais et le français qu'ils emploient connaissent chacun une forme normalisée, écrite, et un dialecte parlé. De plus, une ou deux fois, chez Joseph Welsh (2003), le cri est aussi utilisé. Ce sont là autant d'indices du besoin de négocier les pratiques identitaires à travers les langues de la mémoire.

APERÇU DES ÉCRIVAINS À L'ÉTUDE

Paulette Blanchette-Dubé, auteure du roman *Talon*, est née en 1963 à Westlock (Alberta), mais a grandi dans le village franco-albertain de Legal. Elle se dit franco-albertaine, mais l'énumération des prix littéraires qu'on lui a attribués montre clairement qu'elle est tenue pour une écrivaine canadienne-anglaise⁴. En 2002, elle nous a dit se considérer comme une «Franco-Albertaine avec du métis et du canadien», mais a

indiqué sans équivoque que nous ne devons pas l'inclure dans notre bibliographie d'écrivains franco-métis⁵. Sharron Proulx-Turner, ensuite, auteure du poème polytextuel, *What the auntys say*, est née en 1953 dans la vallée de l'Outaouais et habite Calgary depuis trente-cinq ans. Ayant grandi dans l'ignorance de son ascendance métisse, elle s'identifie actuellement comme Métisse, mais nous ignorons depuis combien de temps – signalons, cependant, qu'en 1994, sa sœur, Joy Hendrickson, a avoué dans un texte que son identité de Métisse était «toute neuve»⁶. Enfin, Joseph Welsh⁷, auteur de *Jackrabbit Street*, un recueil de récits que des aînés franco-métis lui ont confiés, est un Métis anglophone qui, né à Lebret, vit actuellement à Regina.

1. *Talon*

Talon raconte l'histoire de quatre générations de femmes dotées du pouvoir de guérir et dont les prières peuvent empêcher le mal. Le patrimoine familial est contenu dans le journal polytextuel – il est écrit sous forme de poèmes, de souvenirs, de chansons, de photos et d'anecdotes – de Rubis, née en 1843 à «Quatre-Pistoles, le talon de la Gaspé». Les femmes du clan liront le journal à Talon, un village un peu au nord d'Edmonton, deux et quatre générations plus tard, d'abord en 1910 et ensuite, dans les années soixante. Lu collectivement, chaque passage provoque des discussions qui, en menant à des découvertes et à des décisions importantes, révèlent la complicité profonde qui lie les membres de cette famille. Un des fils conducteurs du roman concerne la violence que certains pères, maris, fils et frères exercent sur les femmes. Il s'avère que l'acte fondateur de cette violence est le meurtre de Rubis, et que la brutalité est ce que son assassin, Baptiste Trefflé, a légué aux siens. Le journal contient des indices sur ce crime originel et ses suites, mais pour retrouver le fil d'Ariane qui, en dévoilant le passé, montrera le chemin vers l'avenir, les femmes, en tant que collectivité, doivent apprendre à naviguer parmi les fragments du patrimoine légué par la matriarche. Les recettes de cuisine leur servent de balises épistémologiques.

En 1912, Philia enclenche le processus à la lumière du conseil suivant: «Use all the pig, every bit is good. Which is more than I can say for some people I know» (Dubé, 2002, p. 85). Ce commentaire invite à lire chaque recette subséquente comme une source non seulement de savoir culinaire, mais

aussi d'information sur les stratégies de survivance selon lesquelles tout n'est pas à garder. Suivent alors trois recettes écrites entièrement en anglais standard: l'une pour la langue – elle doit être plus grande que la main; l'autre pour le cœur – plus il est grand, mieux il sera; et une autre encore pour la cervelle: «Any quantity of brains can be used. Use sweetbreads if you have no brains. Some men do this all the time» (Dubé, 2002, p. 85-86). Cette précision est le prélude à une séquence qui raconte une partie de chasse dont le récit souligne les liens d'amitié qui existent entre les cinq chasseurs: les quatre frères de Rubis et leur voisin. La prise du jour consiste en des «ris de coyote». Les hommes laissent là le reste de l'animal, un «gros salaud», dit l'un, afin qu'il serve d'exemple aux autres de son espèce. Le poème qui suit immédiatement le récit de chasse, et que Rubis adresse à son fils, souligne que de tels liens sont d'une importance capitale dans une culture minoritaire.

as we speak our French
to each other
it's not so much what we say
it's the reassurance
that others speak like you
Raoul, my little one, remember that. You are never alone.
Never. You will have me, and all our family, with you
always (Dubé, 2002, p. 89).

Cinquante ans plus tard, à sa petite-fille Phélice qui cherche à connaître l'histoire familiale, Philia affirme que, «The recipes help us remember the stories, it's all tied together you see» (Dubé, 2002, p. 91). Apparaît alors une lettre de sa sœur Annie:

Bonjour Philia ! [...] Of course I know how to make Tête au Fromage, but it is all from memory. Other people might say this is wrong but it is all I know. Papa used this recipe and he said he already have it in your Rubis book.

Cette préface à la recette, exprimée dans un anglais infléchi par le français, valorise le savoir contenu dans un souvenir personnel qui n'est qu'une version de la recette originelle maintenant perdue, oubliée. La recette elle-même est reproduite telle quelle dans le corps du récit, en italiques. Des sept ingrédients énumérés, six sont donnés en anglais, dont «hog head / tongue / heart», et l'un est en bi-langue: «a creux de main allspice». Les

premières directives soulignent l'aspect répugnant et violent de la préparation: «Clean and scrape head. Remove eyeballs, ears, and nose, otherwise you can hardly stand to look at the thing! Wash thoroughly and saw into pieces (or half) [...]». Paraissent en dessous de la recette, des crochets, indices d'une photo; il s'agit, en l'occurrence, de celle de Baptiste Trefflé, accompagné de sa femme Évelyne et de leurs sept enfants. Un poème en prose raconte la brutalité des rapports entre Baptiste et sa plus jeune fille.

Little blonde girl
goes scuttling sideways while
behind her, on all fours
he goes at her rump, snarling like a dog.
Pokes her with a burning stick.
Throws a bloodied deer haunch after her through the
door [...]

Le poème se poursuit pour raconter que, quatre jours plus tard, Évelyne a perdu l'enfant qu'elle portait en elle. N'ayant plus toute sa raison, elle rentre à la maison, berçant le morceau de viande du poème en prose, alors couvert de vers, et lui chante une chanson, comme à un bébé. Les vers suivants paraissent entre guillemets:

Auprès de ma blonde, qu'il fait bon, fait bon, fait bon.
Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir.

Ce refrain n'appartient pas à Evelyne, toutefois, mais à Baptiste. Un silence suit le refrain, et lorsque le texte reprend, c'est pour préciser ceci:

Her father figures he can do what he likes to her now
she doesn't talk much.
She knows what happens to fresh meat (Dubé, 2002,
p. 92-93).

Le choix de la forme poétique pour raconter cette atrocité souligne que la poésie n'est pas séparée de l'histoire, mais qu'au contraire, l'histoire est inscrite dans le discours poétique. En outre, le passage démontre le caractère pervers que peut avoir quelque chose de folklorique et de familier, tel le refrain d'une chanson populaire dite «à répondre».

La diégèse reprend pour raconter deux autres recettes. Celle de la «Mouche à moutarde» est accompagnée de

l'avertissement: «Will burn». L'autre recette a trait à un remède qui, sans nom, est censé faire baisser la fièvre. À l'endroit où son nom devrait paraître, survient l'impératif «Ferme-toi». L'avertissement et l'impératif appartiennent au récit de l'abus paternel. Leur inscription dans le paratexte de la recette décrivant deux remèdes populaires connotatifs d'un chez-soi douillet, s'ajoute au caractère poético-bestial du passage précédent pour troubler la frontière servant à opposer les concepts conventionnels de l'exil et du chez-soi. C'est dans cet espace ambivalent que surgissent encore deux autres recettes. L'une est contre les rides – comme pour dire que le fait d'évoluer dans un cadre empreint de violence n'empêche pas de vivre vieille ou bien, que cela fasse vieillir prématurément. L'autre est pour un remède contre les feux sauvages: «They used to call cold sores les feux sauvages – wild fires» (Dubé, 2002, p. 94). Ce commentaire paraît à la moitié du roman, et annonce la suite qui accumulera des récits de femmes battues et des références au feu paradigmatique à la fois destructeur et purificateur. Aux trois quarts du récit apparaît une discussion au sujet de bouillons confectionnés avec des os: on peut utiliser deux gros os venant d'un cou ou bien deux carcasses de poulet. Se textualise ensuite une recette nommée «les pattes de cochon désossées d'Annie» (Dubé, 2002, p. 158-159). Deux pages plus loin, il s'agit de la recette de Philia à propos d'un savon qui nettoie les taches de toutes sortes, celles de sang en particulier. Dès lors, le destin de la famille est tracé explicitement. L'ordre de présentation des recettes a montré le chemin: afin d'assurer l'avenir de la famille, les femmes se serviront de leurs pouvoirs pour amputer la famille de leurs éléments maléfiques.

Les trois dernières pages du roman se remplissent d'attendrissements échangés en français au moment du coucher, allant des «Bonsoir Aurore ou Madelaine⁸ ou Marie ou Diane», aux «Bonsoir enfant de Dieu», «Bonsoir mon ange, bonsoir bonhomme». Qu'il s'agisse d'attendrissements rappelés et énoncés dans la langue maternelle ou de plats ancestraux dont la remémoration entraîne une référence à la langue maternelle, la dernière phrase de l'ouvrage affirme que l'essentiel consiste à garder précieusement toute forme de l'identité culturelle, même ou peut-être surtout lorsqu'elle se trouve dans un état dégénéré: «*In the end, what we need to survive is maimed, burnt, and broken but refuses to be forgotten*» (Dubé, 2002, p. 208).

2. *What the auntys say*

Cet ouvrage souligne, lui aussi, que «we need our past we / need to remember» (Proulx-Turner, 2002, p. 29). Pour ancrer ses paroles dans une communauté, rendre palpable un sens de continuité difficile à articuler lorsqu'on a vécu une partie de son passé en tant que membre du «peuple oublié du Canada», Sharron Proulx-Turner intègre au texte un chœur formé des voix des tantes éponymes. Celles-ci investissent les paroles de la poétesse-narratrice d'une couche d'histoire communautaire et, ce faisant, déconstruisent les clichés selon lesquels les peuples autochtones, et les Métis en particulier, n'ont ni histoire, ni culture – pour ne pas parler de littérature –, ni même une «vraie» langue. Dans le but de révéler la spécificité de la culture franco-métisse et de la valoriser, elle vise à produire une écriture pouvant témoigner de ce que «the written word does not have to be wrapped in the thoughts of the colonizer» (Proulx-Turner, 2002, p. 58). Elle se réfère donc une fois à «louis riel» (Proulx-Turner, 2002, p. 32), emploie deux fois le mot «rapporteur» (Proulx-Turner, 2002, p. 20, 40) – la seconde fois dans une phrase dont la syntaxe connote le parler familier⁹ –, se fait identifier comme une «young sauvage» (Proulx-Turner, 2002, p. 58), écrit une fois du presque français pour identifier les pères de son peuple, des «courier du bois voyageurs» (Proulx-Turner, 2002, p. 19), et une fois, le mot mitchif «rougarou» (Proulx-Turner, 2002, p. 109).

La plupart du temps, elle exploite l'aspect «français» de sa culture sur le mode culinaire. Un exemple marquant apparaît à la moitié du recueil dans une séquence confiée aux tantes, qui commence ainsi:

we tell her prepare share this recipe les boulettes
for those who love ground meat
two pounds lean ground meat
medium onion chopped nice and fine
pinch of salt and we like lots of pepper (Proulx-Turner,
2002, p. 63).

Les adjectifs et adverbes utilisés dans les instructions – aux précédents, ajoutons «mix well», «four cups of boiling lightly salted water» et «simmer gently for an hour» – ont l'air bénin, mais ils soulignent le caractère affectif et soigné de la préparation d'un plat stéréotypé comme un mets pis-aller de gens pauvres.

Le sentiment de bien-être connoté génère une énergie apte non seulement à faire voyager dans le temps et dans l'espace, mais aussi et surtout, à tracer un trajet de redécouverte inclusive.

takes your mind to a good place when you cook my girl
 [...] thank the plants the animals who give up their lives
 remember your ancestors who gave up theirs
 put out a plate for them
 feed them
 we tell her one day when quebec wakes up
 there'll be seven million more metis (Proulx-Turner, 2002,
 p. 63).

Cette affirmation valorisante voudrait créer un espace mental résistant, car ensuite, le texte se permet d'énumérer quelques-uns des préjugés, mensonges et stéréotypes qui oppriment, blessent et déshumanisent les Métis, traités comme si

we and our languages all died off
 with the royal proclamation
 and now it's still just a matter of time (Proulx-Turner,
 2002, p. 64).

La phrase demeure inachevée, et si le lecteur devine aisément sa suite, le narrateur la confie à une ellipse, préférant faire apparaître à sa place la recette pour la galette.

that meatball soup and just about anything
 tastes great with bannock my girl
 four cups flour / one half cup melted shortening
 four teaspoons baking powder
 pinch of salt
 one and a half cups cool water
 mix the dry well and mix the water and shortening then
 mix
 everything together until you are able to knead about
 five times
 then press into a nice circle nine ten inches around and
 bake at
 three hundred seventy-five degrees for about half hour
 (Proulx-Turner, 2002, p. 64).

En recevant le même traitement que les boulettes – la textualisation de sa recette intégrale, autrement dit, sa mise en circulation au moyen de l'écrit, transforme une pratique culinaire en phénomène culturel valorisé –, la galette métisse s'affirme comme plat national et, de surcroît, acquiert le statut d'un plat gastronomique (Sing, 2006a).

Hormis la séquence d'ordre à la fois identitaire et culinaire que nous venons de présenter – la seule que Sharron Proulx-Turner exploite longuement –, l'ouvrage abonde en références à d'autres plats incorporés au texte sur le mode ludique. Pour se désigner, par exemple, l'écrivaine attribue aux tantes éponymes l'observation suivante:

yes she's brilliant for a young sauvage
 her favourite food is french fries and there's something
 about her
 writing
 lazy and arrogant
 like a rich french dessert (Proulx-Turner, 2002, p. 58).

À deux reprises, lorsque le personnage central veut semer le désordre dans un lieu public – c'est une vieille femme qui incarne le peuple métis –, «she turns around [ou bien] comes right on in there and yells out french fries french fries french fries for sale» (Proulx-Turner, 2002, p. 38, 49). Possédant un énorme appétit, elle se présente chez les tantes éponymes à l'heure du souper et consomme «a whole pot of meatball soup / and half a bannock too» (Proulx-Turner, 2002, p. 47). L'autre procédé employé plusieurs fois consiste à évoquer le mot «grenouille», c'est-à-dire un aliment caricaturalement ou stéréotypiquement associé aux francophones du monde entier. Il en résulte une version nouvelle de la chanson enfantine «The farmer in the dell», où il s'agit plutôt de «a frogging we will go» (Proulx-Turner, 2002, p. 38-39), une référence à un bouton de gilet ayant la forme d'une grenouille (Proulx-Turner, 2002, p. 41) et plusieurs références aux obligatoires cuisses de grenouille (Proulx-Turner, 2002, p. 38-39, 50). En évoquant des sessions de magie, la dernière référence noue ensemble la chanson de l'enfance, le bouton et le plat français international et la notion pan-autochtone selon laquelle les animaux du monde naturel et les êtres humains appartiennent à la même famille: en l'honneur de la vieille Métisse, des cerfs, élans, orignaux, pies, chevaux et corbeaux s'essaient à transformer des princes en grenouilles (Proulx-Turner, 2002, p. 50). L'inversion de la transformation proverbiale valorise humoristiquement l'humble grenouille et, ce faisant, réintègre dans l'univers métis une créature traditionnellement associée aux francophones.

3. *Jackrabbit Street*

Composé de divers souvenirs anecdotiques, ce recueil est le plus «oral» des trois livres à l'étude. Joseph Welsh ne comprend guère le français, mais connaît quelques termes affectueux et de nombreux jurons mitchifs qu'il emploie à bon escient. Lorsqu'il intègre ces éléments lexicaux dans ses écrits, il réinvente le français métis, lui faisant participer à un univers où un humour tout à fait carnavalesque (Sing, 2006b) co-existe avec un pathos incontestablement tragique. Il en découle des récits de Franco-Métis qui s'expriment en usant de la langue anglaise, et ce, tout en soulignant l'apport de la culture canadienne-française à leur patrimoine et par conséquent à la formation de leurs identités individuelle et collective. Deux textes contiennent des références alimentaires autres que la bière et le vin. Le premier, «Half Breed Breakfast», écrit pour Alec Desmarais, établit un lien entre un repas nullement gastronomique en soi et un héros francophone on ne peut plus significatif.

First you make the porridge. Nice an' thick boy. Put lot of brown sugar an' milk on it. Then you take two breads an' make a toast an' put lot of butter an' jam on. Eat that ever day boy, you gonna grow up an' be big strong hockey player. Just like Maurice Richard (Welsh, 2003, p. 34).

La référence à l'icône culturel originaire du Québec que les Canadiens français avaient surnommé «Saint Maurice» souligne le côté francophone de l'identité culturelle du narrateur. De plus, il convient de rappeler l'importance politico-symbolique d'un Canadien français qui, à l'époque de la «Grande Noirceur», réussissait des exploits dont chacun semblait une victoire contre l'opresseur anglophone.

«How *Kokum* Emily and *Mussom* Zachary Brought Thanksgiving to Crooked Lane» raconte une anecdote qui a lieu pendant la crise économique des années trente. La narratrice, la grand-mère éponyme, *Kokum* ou *Mémère* Emily, explique que dans la communauté se trouve une famille de sept petits enfants qui se trouve sans le sou et sans rien à manger. Le père est parti chercher du travail. Soucieux du bien-être de la famille, la narratrice et son mari en parlent à l'agent gouvernemental qui promet de s'en occuper. Deux jours plus tard, toutefois, *Mussom* ou *Pépère* Zachary apprend que l'agent n'a rien fait. Furieux, il fait part de la négligence de l'agent à sa femme qui,

elle, tout aussi furieuse, marche un mille et demi jusqu'au village où elle téléphone à l'agent. Le récit de la conversation souligne l'injustice du système social et dévoile le côté raisonneur, persuasif de la vieille qui, effectivement, propose à l'agent de lui montrer jusqu'à quel point la famille est nécessiteuse. Le lendemain matin, le vieux Zachary va à Crooked Lane où, après avoir exécuté les ordres de sa femme qui, elle, voudrait «bloody well fix that govermint man bugger», il se cache dans le bois. Lorsque l'agent arrive, la scène est montée, et Kokum Emily l'attend.

Govormint man, soon as he get in the house right away he is smell something cooking. Se he tell me, "Look, they's a big pot of stew cooking on stove. These peoples they ain't starving." So he walk over to stove an' he lift the lid off pot an' he look in. Right away his eyes they get real big an' he turn real pale. White as a ghost my boy. My husband he kill seven little gophers an' he put theys head in pot, an' he cut theys mouth so it look like theys smiling. Govormint man he see those gophers head bouncing on top the water an' theys smiling at him. Just like seven little devils.

So right away I go to the cupboard an' my half a bannock an' lard is there, so I throw the bannock on table an' I slam the lard down an' I tell him, "That's all the bloody food they is. How do you like it if all you have to eat for Thanksgiving is gophers' head an' bannock?"

Right away he is run out to his car an' a few minutes later he is come back with voucher for \$25. Then he even give her \$10 out his own pocket to buy turkey an' some candies for kids [...]

Oh them govormint mans was real buggers some of them my boy.

Mon Dieu Salier (Welsh, 2003, p. 38-39).

La description du ragoût préparé par Pèpère Zachary est incontestablement comique, et le lecteur ressent sans doute beaucoup de plaisir en apprenant l'efficacité du tour joué contre un représentant de l'ordre établi encore plus "croche" que la ruelle habitée par la famille affamée: il n'est pas indifférent que les têtes de mammifère renvoient à l'agent une image de lui-même, d'où la double raison de son sentiment de culpabilité. Or, comme le souligne l'autobiographie de Maria Campbell, les Métis étaient souvent réduits à manger des «gophers» ou siffleux ou marmottes (Sing, 2006a). Ainsi, la représentation de ce mets fait ressortir à la fois l'ingéniosité du vieux couple, l'extrême

pauvreté de certaines familles de la communauté et la répugnance chez un Blanc pour un repas sans lequel bien des Métis seraient morts de faim. Du reste, il est frappant de noter que la galette et le pot de graisse, deux denrées de base pour les Métis, mais que la famille affamée ne peut même pas se permettre, contribuent à communiquer à l'agent l'état de privation désespérée dans laquelle se trouve la famille. Est-ce suggérer que pour lui, il est pire d'avoir dans l'armoire une galette et de la graisse que d'avoir une armoire vide...? Dans cette perspective, il semblerait que le discours alimentaire sert à souligner l'ignorance totale chez le représentant de l'ordre établi vis-à-vis la culture de ceux dont il est censé être responsable. L'interjection qui clôt le récit, «Mon Dieu Salier», dénote clairement le côté francophone de la narratrice. Si le lecteur apprécie aisément la charge émotive des sonorités, qu'il soit francophone ou bien anglophone unilingue, le premier se sent obligé d'y réfléchir: il trouverait humoristique la connotation culinaire du mot «salier», pensant peut-être qu'il s'agit de masculiniser le mot «salière» ou bien se demanderait si celle qui avait raconté l'anecdote avait renchéri sur l'affirmation précédente selon laquelle il y avait des agents gouvernementaux qui étaient des salauds. Avait-elle dit peut-être, «Mon Dieux, ça, y l'est»? Quoi qu'il en soit, en exprimant en français métis le sentiment que son récit suscite en elle, Kokum Emily révèle dans quelle langue pense son cœur.

MÉMOIRE ET DISCOURS ALIMENTAIRE

Chez Paulette Dubé, pour qui la langue maternelle est devenue une langue seconde qu'il faut toujours réapprendre, voire réinventer, les évocations de la culture et de la langue maternelles correspondent aux «inscriptions-affections qui recèlent le secret de l'énigme de la trace mnémonique» dont parle Paul Ricœur (2000, p. 254). Écrire en français les images-souvenirs constitutives de la trame narrative permet de les dessiner avec leur contour, leur couleur et leur place dans le temps (Bergson, 1982). Chez Sharron Proulx-Turner, en revanche, qui a consciemment recouvré l'identité et le patrimoine franco-métis que, enfant et jeune adulte, elle avait ignorés, leur évocation résulte de ce à quoi se réfère Ricœur comme étant «mémoire manipulée, mémoire commandée». Le terme «mémoire absente» proposé par Ellen Fine dans un essai au sujet de l'écriture de l'Holocauste (Fine, 1988) convient sans

doute mieux en ce sens qu'il se réfère à la non-transmission d'une mémoire collective, à cause de la disparition des aînés ou à cause de leur silence traumatisé. Leurs descendants se définissent ainsi par rapport à un passé dont ils n'ont aucun souvenir ni expérience, mais qui pourtant les hante. Chez Joseph Welsh, en fin de compte, qui s'est chargé de conserver des souvenirs de Franco-Métis dont il partage un patrimoine similaire, mais non pas identique, puisqu'il n'a de leur langue ancestrale qu'une connaissance passive et, de surcroît, très partielle, l'écriture agit en aide apportée au partage du souvenir. Ricœur considère un tel rappel comme «réussi», car le deuil se trouve «retenu sur la pente fatale de la mélancolie, cette complaisance à la tristesse». Lorsqu'il en est ainsi, on pourrait parler de «mémoire apaisée» (Ricœur, 2000, p. 645).

Pour les Franco-Canadiens de l'Alberta, membres de l'une des francophonies les plus minoritaires du pays, comme pour les descendants des Franco-Métis qui ont constitué le «peuple oublié du Canada» pendant presque un siècle, l'écriture mnémonique doit réécrire l'histoire, la repenser, la réévaluer, mais sans la réinventer au complet, car il s'agit pour eux de conserver des fragments d'un patrimoine devenu incertain. Les mets, plats ou aliments traditionnels ainsi que leurs recettes s'avèrent un objet de réécriture idéal en ce qu'il offre un savoir factuel, «sûr», mais dont le sens ou la signification peuvent être réinterprétés selon l'époque et le contexte en les intégrant d'une certaine manière dans la structure d'un texte ou d'un ouvrage. Cela fait d'eux une matière identitaire et littéraire porteuse à la fois de fidélité et d'innovation.

NOTES

1. Nous plaçons ce mot entre guillemets en reconnaissance du fait que son caractère problématique en tant que concept n'empêche en rien les préoccupations poignantes qu'il évoque.
2. En témoignent les seuls écrivains suivants: Joanne Arnott (1991, 1995, 2007), Beatrice Mosionier (1983), Lee Maracle (1990a, 1990b) et Marilyn Dumont (1996). Les rares Métis qui écrivent en français emploient généralement un français standard et sont, du reste, presque entièrement inconnus: jusqu'ici, les Franco-Canadiens se sont peu intéressés à eux et à leurs écrits d'ordre anecdotique, et les Métis d'ascendance canadienne-française, encore moins, peut-être parce qu'ils ne lisent pas le français, ou bien que le fait d'écrire en français est considéré comme une acceptation de la supériorité

que les Canadiens français tendaient à s'attribuer explicitement dès après les événements de 1885. Voir, à ce sujet, Vermette (2000) et Sing (2006a).

3. Lors d'une conversation téléphonique le 16 février 2001.
4. Sa poésie lui a valu, entre autres, le *Milton Acorn Memorial People's Poetry Award* (1994) et le prix de la *CBC Alberta Anthology* (1998). Son premier roman dont il sera question ici a figuré sur la liste courte pour le *Canadian Literary Awards* (1999), le *Alberta Writers' Guild Best Novel Award* (2003) et le *Starburst Award* (2003) (pour le meilleur ouvrage de science-fiction).
5. Dans sa recension du roman, Jeanne Perreault (2005) observe que l'absence de références explicites au patrimoine autochtone caractérise une pratique identitaire commune à plusieurs familles canadiennes-françaises.
6. «I have found out very recently about my métis roots. I cannot define what it means to me yet except that I am grateful to have the knowledge, and proud of its implications. [...] I am grateful to my sister Sharron who did the research on our family roots and introduced me to my heritage. She is active in the aboriginal community, she feels and acts upon those feelings in the best interest of the people» (Hendrickson, 1994, p. 51.)
7. Son arrière-grand-père, un Irlandais catholique, a modifié son patronyme original, Walsh, afin de cacher son identité catholique avant de pouvoir obtenir un poste avec la *Hudson's Bay Company*.
8. Orthographié ainsi dans l'ouvrage.
9. «Pretty soon the united nations building fills up with water too / on account of the rapporteurs are in a meeting» (Proulx-Turner, 2002, p. 40).

BIBLIOGRAPHIE

- APPEL, René et MUYSKEN, Pieter (1987) *Language Contact and Bilingualism*, New York, Routledge, Chapman and Hall, 213 p.
- ARNOTT, Joanne (1991) *Wiles of Girlhood*, Vancouver, Press Gang, 93 p.
- _____ (1995) *Breasting the Waves: On Writing and Healing*, Vancouver, Press Gang, 164 p.
- _____ (2007) *Mother time: Poems New & Selected*, Vancouver, Ronsdale Press, 139 p.
- BERGSON, Henri (1982) *Matière et mémoire: essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, PUF, 280 p.

- CAMPBELL, Maria (1973) *Halfbreed*, Toronto, McClelland and Stewart, 157 p.
- _____ (1995) *Stories OF THE Road Allowance People*, Penticton, Theytus Books, 144 p.
- DAIGNAULT, J. Honorius (1999) «Mes Souvenirs», *Bulletin de la Société historique de Saint-Boniface*, n° 2, p. 3-19.
- DUBÉ, Paulette (2002) *Talon*, Edmonton, NeWest Press, 218 p.
- DUMAS, Jacqueline (1989) *Madeleine and the Angel*, Saskatoon, Fifth House, 188 p.
- _____ (1993) *The Last Sigh*, Saskatoon, Fifth House, 248 p.
- DUMONT, Marilyn (1996) *A really good brown girl*, London, Brick Books, 77 p.
- FERGUSON, Priscilla Parkhurst (2004) *Accounting for Taste: The Triumph of French Cuisine*, Chicago, University of Chicago Press, 258 p.
- FINE, Ellen (1988) «The Absent Memory: The Act of Writing in Post-Holocaust French Literature», dans LANG, Berel (dir.) *Writing and the Holocaust*, New York, Holmes and Meier, p. 41-57.
- GAUVIN, Lise (2004) *La fabrique de la langue: de François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, 342 p.
- GILES, Howard et SAINT-JACQUES, Bernard (dir.) (1979) *Language and Ethnic Relations*, Oxford, Pergamon, 251 p.
- GUMPERZ, John J. (1982) *Language and Social Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 272 p.
- HENDRICKSON, Joy (1994) « a new journey», *Absinthe*, vol. 7, n° 2, p. 51.
- MARACLE, Lee (1990a) *Bobbi Lee: Indian Rebel*, Toronto, Women's Press, 241 p.
- _____ (1990b) *Sojourner's Truth and Other Stories*, Vancouver, Press Gang, 143 p.
- MARCHAND, Anne-Sophie et PAPEN, Robert A. (2003) «Les conséquences sociolinguistiques de la diaspora et de la diglossie chez les Métis francophones de l'Ouest canadien», dans LERAY, Christian et MANZANO, Francis (dir.) *Langues en contact: Canada, Bretagne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p.29-60. [Cahiers de sociolinguistique n° 7]
- MORIN, Maurice (1995) «Récit socio-historique des relations culturelles entre les communautés canadiennes-françaises et métisses, de

- 1870 à 1939, au Manitoba et en Saskatchewan», *Bulletin de la Société historique de Saint-Boniface*, n° 3, p. 10-26.
- MOSER, Marie (1987) *Counterpoint*, Toronto, Irwin, 166 p.
- MOSIONIER, Beatrice (Culleton) (1983) *In Search of April Raintree*, Winnipeg, Pemmican, 228 p.
- PERREAULT, Jeanne (2005) «*Talon* by Paulette Dubé», *Canadian Literature*, n° 185, p. 145-146.
- PRIMEAU, Marguerite-A. (1960) *Dans le muskeg*, Montréal, Fides, 222 p.
- _____ (2005) «Saint-Paul-des-Métis» dans DANSEREAU, Estelle, SING, Pamela V., LOHKA, Eileen et DUBÉ, Paul (dir.) *Alberta, village sans mur(s)*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 7-14.
- PROULX-TURNER, Sharron (2002) *What the auntys say*, Toronto, McGilligan Books, 117 p.
- RICCEUR, Paul (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 675 p.
- ROSS, J.A. (1979) «Language and the Mobilization of Social Identity», GILES, Howard et SAINT-JACQUES, Bernard (dir.) *Language and Ethnic Relations*, Oxford, Pergamon, p. 1-13.
- SING, Pamela V. (1988) «La voix métisse dans le roman de l'infidélité chez Jacques Ferron, Nancy Huston et Marguerite-A. Primeau», *Francophonies d'Amérique*, n° 8, p. 23-37.
- _____ (2000) «Le statut d'un écrivain de l'exiguïté du Far Ouest ou Marguerite-A. Primeau et le sort de *Sauvage Sauvageon*», dans BÉLANGER, Louis (dir.) *Métamorphoses et avatars littéraires dans la francophonie canadienne*, Vanier, L'Interligne, p. 107-120.
- _____ (2001) «Pour une érotique de la Prairie», dans DUBÉ, Paul et SING, Pamela V. (dir.) *Communautés francophones: espaces d'altérités*, Edmonton, University of Alberta Press, p. 84-100. [Actes du 17^e colloque du Centre d'étude franco-canadiennes de l'Ouest qui a eu lieu à la Faculté Saint-Jean (University of Alberta) du 22 au 24 octobre 1998]
- _____ (2002a) «Défense et illustration du mitchif dans la littérature de l'Ouest canadien», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 14, n°s 1-2, p. 197-242.
- _____ (2002b) «Mémoire, sexualité et déconstruction», dans HOTTE, Lucie et CARDINAL, Linda (dir.) *La parole mémorielle des femmes*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, p. 157-170.

- _____ (2004) «The Third Solitude: Francophone Writing in the Canadian West», dans BENEVENTI, Domenic A., MOYES, Lianne et CANTON, Licia (dir.) *Adjacencies: Minority Writing in Canada*, Toronto, Guernica, p. 190-215.
- _____ (2006a) «Une “nouvelle” tradition littéraire ou la (ré)invention de l'Ouest canadien à partir de quelques miettes de galette métisse», dans CHANADY, Amaryll, HANDLEY, George et IMBERT, Patrick (dir.) *Americas' Worlds and the World's Americas / Les mondes des Amériques et les Amériques du monde*, Ottawa, Legas, p. 561-571.
- _____ (2006b) «La fête textuelle franco-métisse», *Port Acadie*, n^{os} 8-9, p. 147-158.
- VERMETTE, Auguste (2000) *Au temps de la Prairie: l'histoire des Métis de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, p. [témoignages recueillis, édités et annotés par Marcien Ferland]
- WELSH, Joseph (2003) *Jackrabbit Street*, Saskatoon, Thistledown Press, 64 p.